



Une création de L'acteur et l'écrit, en coproduction avec le Théâtre de Poche, le Rideau de Bruxelles, le Théâtre de Liège, l'Atelier Théâtre Jean Vilar, le Théâtre des Célestins (Lyon), La Coop asbl et Shelter Prod. Avec la participation du Théâtre des Osses (Suisse). Grâce au soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, De Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse, du Service public francophone bruxellois (COCOF), d'ING et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge. Editions Actes Sud 2017.

REVUE de PRESSE – Septembre/octobre 2017

Presse écrite

BRUZZ – Sophie Soukias – 8/09/2017
Le Vif – Estelle Spoto – 8/09/2017
Le Soir*** – Catherine Makereel – 13/09/2017
Focus Vif – Olivier Rogeau – 13/09/2017
La Libre – Guy Duplat – 14/09/2017
L'Echo – Cécile Berthaud – 16/09/2017
L'appel – Jean Bauwin – Sept. 2017

WEB

RTBF.BE – Culture*** - Christian Jade – 8/10/2017
Théâtre-Moi – 8/09/2017
Les Théâtres de Stéphane Gilbert - 13/09/2017
Demandez le programme**** – Jean Campion – 18/09/2017
RTBF.BE – Culture – Dominique Mussche – 19/09/2017
Suricate Magazine – Matthieu Matthys – 21/09/2017
Karoo – Irene Chamorra Guindel – 25/09/2017
Congo Indépendant – Polydor-Edgar Kabeya – 25/09/2017
C'est arrivé près de Bruxelles – Elisa De Angelis – 26/09/2017

Radio

RTBF – La Première « Première de couverture » – Eddy Caekelberghs – 10/09/2017
Radio Panik – Louise Manteau – 11/09/2017
RCF « Le Bouche à oreille » – Léo Potier – 13/09/2017
RTBF – Musiq'3 – François Caudron – 14/09/2017
RTBF – Vivacité « le 8/9 » – Nicole Debarre – 14/09/2017
RTBF – La Première « Afrik'hebdo » - Ghyzlane Kounda – 16/09/2017
RTBF « Libres Ensemble » – Catherine Haxhe – 16/09/2017
RTBF – Vivacité « On croit rêver » – Régine Dubois – 19/09/2017
RTBF – La Première « Dans quel monde on vit » – Pascal Claude – 23/09/2017
Radio Campus « Sous l'arbre à palabres » – Ambali Achais – 1/10/2017

TV

RTBF – La Première « Journal de 18h » – Nicole Debarre – 13/09/2017
RTBF – Pure « Drugstore Digital » – Malvin Cambron – 25/09/2017
BX1 « LCR » – David Courier – 4/10/2017

Frédéric Dussenne

FR Le metteur en scène bruxellois n'en a pas fini avec l'écriture du Français Rémi De Vos, ni avec son humour grinçant. Après le succès d'*Occident*, il monte *Botala Mindele*. Un dîner d'affaires chez un couple de blancs à Kinshasa aux relents de fin du monde...occidental.

— SOPHIE SOUKIAS

→ PRÊTE-MOI TA PLUME

« Quand Rémi De Vos est venu nous voir jouer *Occident* en 2011, il m'a dit qu'il était en train d'écrire sur le Congo. Je lui ai répondu : on est Belges, cette pièce est pour nous ! J'y ai tout de suite vu l'occasion de continuer l'histoire avec Valérie Bauchau et Philippe Jeusette, mais en les montant de classe sociale et en les déplaçant au Congo. Même si la pièce est d'une autre nature, on retrouve la capacité de Rémi De Vos à écrire un dialogue vif, violent, à raconter les déséquilibres de langage. Son style capture bien plus que la signification, il capture la sensation, la vibration, la maladresse, l'erreur, les non-dits. Et pour arriver à cela, il faut être un très grand musicien. Les questions rythmiques sont fondamentales : si tu n'es pas dans le rythme, ça devient lourd. Mais si tu l'es, ça s'envole et alors c'est terrible parce que c'est glaçant. C'est une langue qui révèle les comportements sociaux, la manière dont les gens sont dans les rapports de pouvoir, dans leur rapport à l'argent et, ici, dans *Botala Mindele*, dans leur rapport à la partie la plus fragile du monde, l'Afrique. »

→ AINSI PARLAIT KARL MARX

« Il y a une pensée marxiste derrière De Vos que je partage. On parle de philosophie pas de la concrétisation d'un éventuel régime soviétique ou chinois. L'analyse des rapports humains de Marx prend en compte le fait que le capitalisme détruit la vie et transforme tout en marchandises, y compris les gens. Dans la pièce, c'est tout à fait ça. Il n'y a pas de victime ou de coupable. Ils sont tous pris dans l'engrenage. Il faut être du côté des plus forts, il faut gagner la partie, il faut entuber l'autre pour y arriver. Dans ce jeu, l'argent est la valeur ultime. »

→ TUER L'HOMME BLANC

« '*Botala Mindele*' signifie : 'Regarde le blanc'. Jean Genet disait que 'blanc', ça n'est pas une couleur de peau, c'est une catégorie socio, économique-politique. C'est la catégorie du dominant. Genet préconisait de tuer l'homme blanc en nous. Ce qui, en l'occurrence, ici, n'est pas fait. De la même manière, il y a du 'blanc' dans le 'noir'. Pour moi, Genet a parfaitement parlé du rapport entre l'Afrique et l'Occident. Il l'a compris de l'intérieur parce qu'il s'est d'emblée senti exclu de la France, étant un enfant abandonné à la naissance, ayant passé la moitié de sa vie dans les prisons, s'étant même prostitué pour vivre. Il pouvait sans difficulté se mettre à la place du dominé. Il a d'ailleurs refusé jusqu'à la fin de sa vie de rentrer dans le système. Il a toujours dit : 'il y a vous et il a moi'. »

→ MAÎTRE PASOLINI

« C'est plus facile de monter une pièce de Rémi De Vos après avoir mis en scène du Pasolini (*Affabulazione* et *Bête de Style* en 2010, NDLR). Pier Paolo Pasolini est pour moi l'intellectuel européen de la deuxième moitié du XX^e siècle qui a le plus anticipé les mutations de la société actuelle. J'ai été plus marqué par des hommes de théâtre comme Pasolini, Genet et Paul Claudel que par Bertolt Brecht. Car le temps de Brecht est un temps très optimiste où l'on espère que le communisme va changer la société pour un mieux. Pasolini, qui en parle dès 1964, est déjà au-delà de ce type d'optimisme. Il est dans la complexité de la réalité, telle que nous la vivons aujourd'hui, même s'il reste convaincu qu'il faut changer les rapports de domination et tendre à plus d'égalité. »





THÉÂTRE

BOTALA MINDELE

Botala Mindele raconte ce qui devait être une soirée comme une autre dans la vie d'un homme d'affaires blanc et de son épouse au Congo, et qui se transforme en huis clos cauchemardesque lorsque leur invité, un exécutant du pouvoir congolais, leur apprend avec regret qu'un très gros chantier vient de leur passer sous le nez. Et pour cause, il a été accordé aux Chinois. La tension monte, les langues se délient. La réunion prend des allures de mascarade grotesque nourrie par les pires hypocrisies. « Chez De Vos, c'est un humour féroce qui s'attaque à nous », explique Dussenne. « On est toujours un peu l'oppressé d'un autre, dans les relations intimes, de couple, d'amitié, de travail. C'est ce qu'on dit derrière le volant quand une voiture ne démarre pas assez vite et que c'est un *black* qui est dans la voiture. C'est de l'inconscient, c'est du cauchemar. Ce sont des choses profondes qui remontent au capitalisme anglais du XVI^e siècle, puis aux Lumières. Ces économies convaincues de la supériorité de l'homme blanc qui se sont développées grâce à l'esclavage. » Dans la pièce, l'Afrique est incarnée par trois personnages. « Il y a les deux domestiques qui sont jeunes et attirants, et qui utilisent ce potentiel sexuel pour faire leurs affaires. Tout le monde croit manipuler tout le monde mais, en fait, tout le monde est le dindon de tout le monde. Le troisième personnage africain traite depuis des années avec Ruben, le personnage principal. Il est lui-même colonisé de l'intérieur. Quant à Ruben, il fait partie des hommes blancs qui pourraient avoir une influence sur le monde, ou en ont eu une, mais qui sont en train de perdre la partie. Ça n'est pas une pièce sur l'Afrique mais sur le vieillissement de l'Occident. »

Free Tickets

FR Le Rideau de Bruxelles inaugure sa nouvelle saison avec **Botala Mindele**, un texte de Rémi De Vos mis en scène par Frédéric Dussenne. Ce dernier nous en parle dans l'article ci-contre. Nous avons 10x2 tickets à offrir pour la représentation du 15/9 à 20.30 qui aura lieu au Théâtre de Poche. Envoyez « Botala ».

Info: www.rideaudebruxelles.be

EN The exhibition **Islam, it's also our history!** seeks to connect the past and the present by focusing on the European heritage of Islam in places like Spain, Sicily, and the Balkans. We're giving away 10 pairs of tickets for the exhibition, which is running in the Vanderborgh building from 15 September until 21 January. E-mail "Islam". Info: www.expo-islam.be

NL De expo **YO. Brussels hip-hop generations**, die 35 jaar lokale hiphop in kaart brengt, gaat zijn laatste dagen in. Voor de boel op 17 september onherroepelijk opgeborgen wordt, gunnen wij de fans nog een geleid bezoek tijdens de nocturne op 15 september. De rondleiding start om 19.00u. Wij geven 10x2 tickets weg. Mail 'yo'. Info: www.bozar.be

win@bruzz.be



Paroles, paroles

Omniprésent sur nos scènes depuis plusieurs années, l'auteur français Rémi De Vos scelle sa belle connivence avec la Belgique par la création, chez nous, de sa dernière pièce, *Botala Mindele*. Un huis clos grinçant qui se déroule peut-être bien à... Kinshasa.

PAR ESTELLE SPOTO

« **A**u commencement était la Parole. » Voilà un verset d'Évangile qui s'applique à merveille au processus créatif de Rémi De Vos, auteur pourtant plus iconoclaste qu'orthodoxe. « Je pars de la langue, déclare celui qui rêvait à 15 ans de devenir acteur, qui l'a été un peu, qui a fait dix mille autres choses, et qui est finalement revenu au théâtre par la voie de l'écriture, en autodidacte, à 30 ans. Les phrases commencent à venir et si la langue m'intéresse vraiment, ça finit par donner quelque chose. Mais je ne sais pas ce que je vais écrire à la page suivante, je n'ai pas de plan. Je pense les phrases, les mots pour la bouche d'un acteur, je cherche une certaine musicalité. Pour moi, le sens est secondaire par rapport au phonétique. Si je dois choisir entre plusieurs mots, je prendrai celui dont la sonorité me plaît le plus, même si un autre convient mieux pour dire ce que je cherche. »

Chez Rémi De Vos, la langue prime tellement que c'est elle qui crée les personnages, et non l'inverse. Par exemple, pour *Occident*, écrit en 2005, les phrases courtes truffées d'injures ont donné naissance à un irrésistible couple condensant tout ce que l'humanité peut avoir de

haineux. « L'écriture commence comme un jeu, confie Rémi De Vos. Je m'amusais avec une espèce de scène où un homme et une femme s'envoient des noms d'oiseaux sans fin. Et à partir du moment où on a convenu que ça ne marche pas avec flûte, saperlipopette et zut, on y va carrément. Je pensais que cette pièce ne se jouerait jamais, à cause de la grossièreté du texte et de son côté "pas du tout correct". Je me disais que personne ne serait assez gonflé pour la monter. » Et pourtant... Créé en 2006, *Occident* a connu, depuis, une dizaine de mises en scène, en plusieurs langues, dont une chez nous, par Frédéric Dussenne – avec Philippe Jeusette en alcoolo raciste et Valérie Bauchau en épouse qui reste à la maison mais ne s'en laisse pas conter –, qui a fait un tabac, avec une tournée de plusieurs années à la clé.

Tourbillon verbal

Rémi De Vos a parfois l'air un peu étonné de son propre succès, lui dont *André le magnifique*, écrit collectivement avec ses acteurs – dont Denis Podalydès, Isabelle Candelier et Michel Vuillermoz –, a raflé en 1998 pas moins de cinq Molières : meilleur spectacle de création, meilleure pièce comique, meilleur auteur, révélations théâtrales féminine et masculine. Lui



Chez Rémi De Vos, la musicalité de la langue prime sur le sens.

dont le monologue *Toute ma vie j'ai fait des choses que je ne savais pas faire*, de passage en février prochain à Bruxelles (1), conçu pour l'épatante Juliette Plumecocq-Mech et mis en scène avec une radicale option d'horizontalité par Christophe Rauck, s'est distingué en gros coup de cœur dans le Off du festival d'Avignon en 2016. « Ça a surpris tout le monde. C'est un spectacle qui s'est créé très vite. Trois mois avant la première, il n'y avait rien, pas de texte, rien. Je l'ai écrit rapidement et ça a induit la langue, une écriture assez haletante, quelqu'un qui raconte tout ce qui lui passe par la tête pour empêcher les gens qui le poursuivent de le frapper. » Un véritable tourbillon verbal de 45 minutes



autour d'une agression homophobe dans un bar, se concluant par un meurtre, annoncé d'emblée dans la scénographie par les contours d'un cadavre au sol où la comédienne gît au départ. Magistral.

Si Rémi De Vos semble se méfier des lauriers récoltés, c'est peut-être parce que le monde théâtral français n'a pas toujours été tendre avec un auteur osant susciter les rires à partir de sujets extrêmement durs. Comme le harcèlement moral en entreprise et la souffrance au travail – un thème dont on parlait à peine

« L'écriture commence comme un jeu »

à l'époque –, pour *Débrayage*, sa toute première pièce, née en 1994. « Je ne pourrais pas faire autrement, avoue-t-il. J'ai essayé plusieurs fois d'écrire des pièces sans humour, ne serait-ce que pour passer pour un auteur sérieux, mais c'est impossible. J'ai presque un petit souci avec ça en France. C'est un pays très particulier, où l'humour dans le théâtre public est à prendre avec des pincettes. Quand j'ai commencé à écrire, c'était carrément problématique. A l'époque, au moment de la chute de l'URSS, il y avait dans le milieu une génération de metteurs en scène très politisés et il fallait choisir son camp, c'était très tranché : soit des pièces drôles pour le théâtre privé, soit montrer au peuple qu'on élève

le débat dans le théâtre public. Mais aujourd'hui, les choses ont changé. Des pièces que j'ai écrites il y a quinze ans et qui ont alors eu des retours un peu pénibles sont beaucoup jouées aujourd'hui. »

Rémi au Congo

En tout cas, quoi qu'il se passe outre-Quévrain, ici au plat pays, ça marche très fort pour un Rémi De Vos né presque chez nous (Dunkerque) et au patronyme belgissime. On peut ajouter au dossier le triomphe d'*Alpenstock*, monté par Axel de Booseré et Maggy Jacot (compagnie Pop-Up, ex-Arsenic), celui de *Trois ruptures*, monté par le Boson avec Catherine Salée et Benoît Van Dorslaer (repris en tournée début 2018), et aujourd'hui la création mondiale de *Botala Mindele*, pièce congolaise, avec des dialogues en partie en lingala, qui ne pouvait logiquement voir le jour qu'en Belgique, par l'équipe d'*Occident* : Frédéric Dussenne à la mise en scène, Valérie Bauchau et Philippe Jeusette dans un casting de sept comédiens (2). Un texte écrit après un voyage de l'auteur en RDC et dont la genèse a été exceptionnellement longue. « Ça ne m'arrive jamais mais j'ai beaucoup retravaillé cette pièce. J'avais une vraie crainte parce que les exemples montrent que quand un Européen compose des personnages africains sur scène, c'est souvent grotesque, ridicule. On tombe tout de suite dans les clichés. Seul Koltès s'en est sorti. Encore une fois, j'ai fait totalement confiance à mon intuition et je n'ai pas cherché à trop la ramener. » Alors, la ramène ou la ramène pas ? Verdict tout prochainement, au Théâtre de poche. ♦

(1) *Toute ma vie j'ai fait des choses que je ne savais pas faire* : les 20, 22 et 23 février 2018 au 140, à Bruxelles, www.le140.be

(2) *Botala Mindele* : du 12 septembre au 14 octobre au Théâtre de poche, à Bruxelles, www.poeche.be. Du 17 au 21 octobre à l'Atelier théâtre Jean Vilar, à Louvain-la-Neuve, www.atjv.be. Du 24 au 28 avril au théâtre de Liège, www.theatredeliège.be

L'homme blanc dans un reflet cinglant

Après l'acclamé « Occident » et avant le foudroyant « Toute ma vie j'ai fait des choses que je savais pas faire » en février au Théâtre 140, le style acide et provoquant de Rémi De Vos irrigue « Botala Mindele ». Un portrait sans concession de l'homme occidental, néocolonialiste sur le retour. À Bruxelles, Louvain-la-Neuve et Liège.

En lingala, Botala Mindele signifie Regarde l'homme blanc. Sacré euphémisme comme titre pour une pièce qui scrute, dénude même l'homme occidental. Sous les dehors d'un vaudeville tropical, Botala Mindele dissèque l'homme blanc néocolonialiste pris à son propre piège. Comme le révélateur rend visible une image photographique latente dans le développement d'une pellicule en noir et blanc, c'est l'Afrique qui sert ici de solution chimique pour exposer l'homme blanc et ses prétentions pathétiques face à l'homme noir qui n'a plus besoin de lui (si tant est qu'il n'en ait jamais eu besoin.)

Tout commence comme une pièce de boulevard : Ruben et Mathilde ont invité Daniel et Corine à dîner. Les premiers sont installés depuis longtemps sur le sol africain tandis que les deux autres viennent de s'y installer pour faire fortune dans l'industrie du caoutchouc. Comme les murs du décor – en noir et blanc – vont peu à peu s'affaisser sur le plateau, l'arrogance bourgeoise va vite s'effriter, et les masques tomber, pour révéler la nature des uns et des autres. Sous ses allures d'influent propriétaire terrien, Ruben (glaçant Philippe Jeusette) a beau afficher une supériorité dégradante vis-à-vis des domestiques noirs, il ne pourra cacher son impuissance, soit-elle sexuelle, économique ou conjugale. Si son épouse, Mathilde (suave Valérie Bauchau), paraît plus humaine avec son employée de maison, Louise (Priscilla Adade, formidablement ambiguë), cela ne l'empêchera pas d'assouvir ses fantasmes avec Panthère, le jardinier noir, accessoirement amant de Louise. Quant à Daniel (Benoît Van Dorslaer, grossier à souhait), il peut acheter toutes les statuetstes africaines de la ville en prétendant s'intéresser à la culture locale, elles n'oblitérent pas son appétit cynique pour les ressources du pays, ni son appétit physique pour le corps de la cuisinière, se persuadant que tout s'achète aisément.

Le coup de grâce viendra dans la dernière demi-heure quand un homme politique puissant (hypnotisant Ansou Diedhiou) rejoint notre petite assemblée pour lui annoncer que les Chinois vont désormais rafler tous les marchés. Et voilà nos Occidentaux, qui se croyaient les rois du pétrole, poignardés par leurs propres valeurs néolibérales. Mise en scène avec précision par Frédéric Dussenne, la pièce n'a pas l'humour féroce d'Occident, précédente pièce de Remi de Vos sur le racisme ordinaire, mais se plaît pareillement à mettre les pieds dans le plat d'un sujet dérangeant. Avec ses personnages à la limite de la caricature, Botala Mindele met un peu de temps à trouver son rythme mais tend un miroir indispensable à notre histoire, mais aussi à notre présent, tandis que l'Occident continue de se présenter en parangon de vertu tout en soutenant des dictateurs pour sauvegarder ses intérêts économiques.

Jusqu'au 14/10 au Poche/Rideau, Bruxelles. Du 16 au 21/10 à l'Atelier Théâtre Jean Vilar, Louvain-la-Neuve. Du 24 au 28/4 au Théâtre de Liège.

Botala Mindele: carnage hilarant à Kinshasa!

Huis clos kinoïse, la nouvelle pièce de l'auteur français Rémi De Vos, créée à Bruxelles, explose à la face du spectateur. Une guerre des couples cruelle et pathétique sur fond de néo-colonialisme en pleine débandade.

La tornade tropicale Rémi De Vos a frappé: avec ses dialogues cinglants habilement ciselés, son thème délicat traité sans tomber dans les clichés - les relations entre Blancs et Noirs dans le Congo d'aujourd'hui - et son rythme endiablé, *Botala Mindele*, la dernière pièce de l'auteur français à succès, créée à Bruxelles, a tous les atouts pour susciter l'adhésion des spectateurs.

Confirmation lors de la première, hier soir, au Théâtre de poche, où le public n'a pas boudé son plaisir. Conversations, insultes, silences...: le spectacle mis en scène par Frédéric Dussenne est rythmé comme une œuvre musicale, avec barres de mesures et reprises. Les acteurs, convaincants, évitent soigneusement le "surjeu", inutile avec un texte d'une telle efficacité: Philippe Jeusette et Valérie Bauchau jouent un couple européen installé de longue date à Kinshasa, Benoît Van Dorslaer et Stéphane Bissot des expats arrivés depuis peu dans la capitale congolaise, Priscilla Adade et Jérémie Zagba des domestiques africains dont la sensualité fait tourner la tête à toute la maison, et Ansou Diedhiou, un ministre du gouvernement Kabila, "Godot" très attendu par les autres, mais qui tardera à faire son apparition.

"Eviter la caricature"

Ceux qui ont eu l'occasion de séjourner à Kin', ville où la nuit tombe comme un rideau vers 18 heures, retrouveront, dans la pièce de Rémi De Vos, l'ambiance très particulière de ces longues soirées entre Européens, où l'on revoit toujours les mêmes visages, où l'on boit beaucoup et où l'on cancanne à l'envi. Derrière la farce cauchemardesque de l'auteur, il y a le désarroi de l'Occidental (*Botala Mindele* pourrait se traduire par "Regarde l'homme blanc") face à une Afrique qui n'a plus besoin de lui - les Chinois sont là - et lui rappelle, à l'occasion, le passif colonial.

"En visite à Kinshasa en 2011, j'y ai surtout fréquenté le milieu congolais, nous confie Rémi De Vos. Certains personnages de la pièce, dont la domestique Louise, m'ont été inspirés par ces rencontres. Le texte a connu au moins sept versions: pas simple d'écrire sur la débâcle de l'homme blanc pris à son propre piège au Congo. Il fallait éviter la caricature, le grotesque et le ridicule, tout en mettant en évidence le mépris de classe, les névroses, l'impuissance, les frustrations sexuelles."

"Vous vous êtes tapé le gardien?"

Le pitch en quelques lignes? Ruben et Mathilde ont invité Daniel et Corine à dîner dans leur résidence kinoïse. Ruben fait du business avec le gouvernement congolais. Daniel a son propre projet, dans le secteur du... caoutchouc! Il compte sur Ruben pour le mettre en contact avec le ministre compétent. Ruben se demande comment Daniel fait pour être toujours aussi exact à ses rendez-vous, dans une ville de Kinshasa encombrée et aux rues défoncées. Il est persuadé qu'il arrive à l'avance et se gare non loin de la maison en attendant de faire son entrée. Comédie des apparences, obsession du paraître, vacuité des vies bourgeoises d'expatriés, c'est tout cela que Rémi De Vos dépeint de façon percutante dans sa pièce. Extrait du feu d'artifice final. Corine, la femme de Daniel, à Mathilde, l'épouse de Ruben: *"Vous vous êtes tapé le gardien? D'accord. Daniel baise la bonne, vous baisiez le gardien, le gardien baise la bonne. C'est tout? Je suis la seule à ne pas penser à m'envoyer en l'air?"*

Botala Mindele jusqu'au 14 octobre du Théâtre de Poche, du Rideau de Bruwxelles à Bruxelles, www.poche.be. Du 17 au 21 octobre à l'Atelier Jean Vilar, à Louvain-la-Neuve, www.atjv.be. Du 24 au 28 avril au théâtre de Liège, www.theatredeliège.be

La fin pitoyable de l'homme blanc

« **Botala Mindele** » au Théâtre de Poche, gifle jouissive au néocolonialisme en Afrique.

Souvenez-vous, il y a six ans, le Rideau de Bruxelles présentait un court, mais cinglant texte, "Occident" de Rémi De Vos, mis en scène par Frédéric Dussenne. Une gifle, percutante, mais jouissive, un spectacle léger, mais qui, sans le montrer, allait loin dans la dénonciation de nos sociétés occidentales, décadentes, repliées sur leurs peurs et un racisme ordinaire. "Occident" était servi par deux très bons comédiens, Valérie Bauchau qui jouait l'épouse humiliée mais qui ne s'en laissait pas compter et Philippe Jeusette, éblouissant dans un rôle de beauf veule.

Les mêmes remettent cela aujourd'hui avec « Botala Mindele » joué par le Rideau, au Théâtre de Poche, avant une large tournée. C'est à nouveau une gifle, un texte cinglant écrit par Remi De Vos et mis en scène par Frédéric Dussenne, plein de répliques « cultes », avec un humour corrosif qui fait souvent rire (jaune) et qui parle du néocolonialisme en Afrique et de la fin de l'homme blanc.

Nous sommes un soir à Kinshasa. Ruben et Mathilde, un couple installé au Congo depuis des années pour y faire des affaires, attend un autre couple. Ils sont à nouveau joués par Philippe Jeusette en Blanc arrogant et désagréable et Valérie Bauchau en épouse raffinée et sensible qui ne supporte plus les outrances de son mari. Ils ont invité Corine et Daniel (Benoît Van Dorslaer volontairement pitoyable et veule). A leurs côtés, il y a la bonne africaine, Louise, traitée avec une morgue condescendante et raciste par Ruben.

Le vaudeville devient dénonciation

La pièce commence par un vaudeville sous les tropiques. Ces deux ménages vont peu à peu éclater sous nos yeux, sur un fond qui rappelle les pièces de Koltès il y a 30 ans, avec une Afrique où il fait trop chaud, où on s'ennuie et boit trop de whisky, où la soif de commercer se mélange à la soif du sexe et le fantasme pour le corps noir, rêvé et désiré. Le corps de Louise, mais aussi celui de son « cousin » Panthère. Le sexe, autre forme de prédation.

Ce « vaudeville » amer, rondement mené, n'échappe pas aux caricatures sur le néocolonialisme et sur l'Afrique. Mais on rit souvent et les comédiens talentueux s'en donnent à cœur joie.

Alors, en fin de spectacle, brusquement, tout ce début prend sens quand arrive sur scène le puissant et brillant homme politique congolais, celui qui peut décider des contrats pour les travaux publics ou la caoutchouc (belle prestation d'Ansou Diedhiou). En quelques répliques, il montre à ces Européens abreuvés de préjugés comme de whiskys que leur monde est terminé, « game over ». La donne a changé. Il conclut un vrai cours géostratégique en expliquant que ce sont les Chinois qui sont maintenant leurs partenaires commerciaux.

Comble de la défaite, Mathilde, pendant ce temps-là, fait l'amour avec Panthère et y trouve une félicité que Ruben ne lui donnait plus, son mari cumulant symboliquement une impuissance sexuelle avec son impuissance économique.

« Botala Mindele » veut dire « Regarde l'homme blanc ». A travers le verbe acéré de Remi De Vos, le portrait n'est pas vraiment glorieux...

Jusqu'au 14-10, au Théâtre de Poche à Bruxelles. Ensuite, du 17 au 21-10 au Théâtre Jean Vilar à Louvain-La-Neuve et du 24 au 28-4 au Théâtre de Liège. Et tournée en Suisse et en France.

L'Afrique n'a pas besoin du mindele



Priscilia Adade donne à Louise toute l'épaisseur nécessaire. © Emilie Lauwers

En lingala, "mindele" signifie "l'homme blanc". "Botala mindele", le titre de la pièce, veut dire "Regarde l'homme blanc". Tout est là, dans ce titre parfait: le miroir tendu à l'Occidental européen sur son rapport aux Africains.

Mathilde et Ruben sont installés à Kinshasa depuis 30 ans. Ce soir, ils attendent à dîner Corine et Daniel, fraîchement débarqués. Daniel veut se lancer dans le caoutchouc et espère bénéficier de l'entregent de Ruben pour obtenir l'aval des pouvoirs publics. Le ministre africain va finir par venir. Mais pas pour Daniel. Pour annoncer à Ruben une mauvaise nouvelle pour lui.

Un Ruben pédant, méprisant et vil qui joue de Daniel comme un chat d'une souris, ronronne auprès du ministre en le laissant faire comme chez lui et qui finit par miauler pathétiquement des arguments hautement risibles allant des droits de l'homme à l'amour de la culture africaine, pour défendre sa position. Sauf qu'on parle business et que l'Afrique est bien assez grande pour faire du business comme elle l'entend. Et que l'Europe occidentale n'est plus son seul, unique et indispensable partenaire. Loin de là.

En superposition à ce miroir civilisationnel, s'impriment les relations entre hommes et femmes, entre hommes blancs et hommes blancs, hommes noirs et hommes blancs, femme noire et femme blanche, et cætera. L'écrasé et petit Daniel se la joue propriétaire face à l'employée noire, Louise. L'invisible et muet gardien du portail, Panthère, devient l'incarnation de la puissance.

Cette pièce est magistrale, au sens littéral: portée de mains de maîtres (oui, au pluriel car les talents sont nombreux pour faire une pièce). On a rarement vu une telle excellence, une telle homogénéité. L'écriture, la mise en scène, le jeu de chacun des comédiens, tout est au diapason. "Botala mindele" est remarquable d'intelligence. Dégraissée, percutante et portée par un humour inattendu. Assurément un grand moment du théâtre francophone.

"Botala Mindele Jusqu'au 14/10 au Théâtre de Poche, à Bruxelles. 02.649.17.27, www.poch.be. Puis du 17 au 21/10 à l'Atelier Théâtre Jean Vilar et du 24 au 28/04 au Théâtre de Liège.

Une comédie de mœurs qui renverse les évidences

Nuits de dupes en Afrique

Jean BAUWIN

Ruben et Mathilde font des affaires depuis trente ans au Congo. Ruben a en effet une entreprise de chantiers publics. Ce soir-là, il guette l'arrivée de Corinne et Daniel, un couple fraîchement arrivé en Afrique et qui espère son aide pour monter une entreprise de caoutchouc. Ruben entend bien se payer la tête de ces deux « nouveaux amis » qu'il invite comme pour un « dîner de cons ».

Il faut dire que Daniel est un maniaque de la ponctualité et que Corinne, avec une certaine candeur, débite les pires horreurs sur la culture africaine. Ruben veut donc tromper son ennui et se divertir à leurs dépens, mais il risque bien de se retrouver, lui aussi, victime d'un jeu de dupes. C'est qu'au cours des deux soirées que raconte la pièce, ces deux couples se retrouvent confrontés à la sensualité puissante des deux domestiques noirs de la maison, et finissent par s'entre-déchirer.

TOUT EST POLITIQUE

Même si la pièce n'est pas explicitement politique, tout y est politique, explique Frédéric Dusenne, le met-

teur en scène. « *La pièce ne parle pas de l'Afrique, mais du rapport entre l'Occident et l'Afrique, de la perte d'influence de l'Occident en Afrique au profit de la Chine.* » En effet, Ruben et Daniel voient leur vie sentimentale se déliter et les marchés leur passer sous le nez, puisque c'est aux Chinois que sont confiés les futurs travaux.

L'homme blanc, qui était convaincu que la colonisation avait fait sortir l'Afrique du Moyen Âge, découvre que le Congo n'a plus besoin de lui. Le voilà démuné de son sentiment de supériorité, de son illusion de dominer le monde.

Dans une vision d'inspiration marxiste, l'auteur Rémi de Vos décrit des rapports intimes marqués par la lutte des classes, par le rapport dominants-dominés, hommes-femmes. « *Tout cela est tissé de manière subtile, ce qui rend la pièce passionnante et délicate, s'enthousiasme le metteur en scène. De ce conflit, personne ne sort réellement vainqueur. Le dernier mot de la pièce revient au libéralisme économique. L'homme blanc se retrouve piégé par le système qu'il a lui-même mis en place.* »

VICTIMES DE LEURS DÉSIRS

À travers les relations sentimentales, la pièce décrit aussi une réalité sociale : le sentiment de supériorité, l'aveuglement, le mépris et le racisme ordinaire des uns, la manipulation, la corruption et le mensonge des autres. Louise, la domestique noire, et son cousin Panthère font tourner la tête aux Blancs.

Leur sensualité puissante réveille des désirs, révèle les failles et les blessures de ces deux couples jusqu'à inverser le rapport dominant-dominé en désirant-désiré. Et comme les Blancs sont esclaves de leurs désirs, ce sont les désirés qui prennent le pouvoir.

Paul Dyabanza, l'homme politique qui devait servir d'entremetteur pour

« *L'homme blanc se retrouve piégé par le système qu'il a lui-même mis en place.* »

Toiles
&
Planches

CALLAS, LA DIVINE

Le jour de la mort de Maria Callas, un jeune journaliste de radio est chargé de réaliser une émission sur la diva. Il plonge dans la documentation jusqu'à ce que, par magie, son fantôme lui apparaisse. C'est donc de son témoignage direct qu'il récolte les moments clés de sa vie de femme et de cantatrice. Jean-François Viot, jeune auteur belge, ressuscite cette figure devenue mythique à laquelle Anne Renouprez prête sa voix.

Callas, il était une voix, du 19/09 au 06/10 au théâtre Blocry, Place de l'Hocaille à Louvain-la-Neuve. ☎ 0800.25.325 www.atjv.be

LE « PÈRE » DE LA SOLUTION FINALE

Bras droit d'Hitler et chef de la Gestapo, Reinhard Heydrich est nommé à Prague pour prendre le contrôle de la Bohême-Moravie. Hitler lui confie alors le soin d'imaginer un plan d'extermination collectif. Il devient ainsi l'architecte de la Solution finale. Face à lui, deux jeunes soldats résistants, le Tchèque Jan Kubis et le Slovaque Jozek Gabcik. Un film adapté du livre de Laurent Binet paru en 2010.

HHhH, de Cédric Jimenez, avec Jason Clarke. Dans les salles le 20 septembre.



Botala Mindele est un drame intime et politique, où Rémi de Vos dépouille les Blancs de leur sentiment de supériorité vis-à-vis de l'Afrique. Désopilant et décapant.

MIROIR.
Le Blanc tel qu'en lui-même.

permettre à Daniel de faire ses affaires, est « *le genre d'homme qui s'est fait tout seul, c'est-à-dire qu'il a pas mal de cadavres derrière lui* », dit-on de lui. C'est un pragmatique qui retourne le système néo-libéral contre les Blancs. En donnant le marché aux Chinois, il se libère aussi d'un passé colonial lourd, mais poursuit une politique de corruption qui mine l'Afrique.

Botala Mindele est une comédie de mœurs raffinée et dense, riche de tous les possibles. Dans la moiteur africaine, les repères disparaissent. Ruben perd son pouvoir d'influence mais aussi sa puissance virile dans son couple. Et lorsqu'il dit : « *J'ai beaucoup de respect pour la femme africaine. Dans un sens, tout tient grâce à elle* », on ne sait pas vraiment s'il est sincère ou ironique. Toujours est-il que ce sont les trois femmes qui sauvent la pièce de la noirceur. Corinne peut passer pour l'imbécile de service, mais elle est d'une franchise et d'une sincérité rafraîchissantes. Elle est issue du peuple et regarde ce

monde des affaires sans aucun recul, sans aucune stratégie. Elle est ridicule, mais attachante lorsqu'elle est victime de la cruauté des hommes. « *Rire des fragiles ne grandit jamais* », dit Frédéric Dussenne. Mathilde aussi éprouve une tendresse bienveillante vis-à-vis de Louise, sa domestique qu'elle considère davantage comme une amie.

MAISON DE VERRE

Botala Mindele signifie littéralement « *regarde l'homme blanc* ». Dans le salon où se joue l'intrigue, les murs vont progressivement disparaître, c'est comme si les personnages étaient dans une maison de verre. Ils croient regarder, mais ils sont regardés, notamment par Panthère, le nouveau gardien de la maison. Le Blanc pense maîtriser la situation, mais c'est lui qui est l'objet de tous les regards, il est mis à nu. Par ailleurs, la pièce est écrite par un Blanc qui se regarde à travers la loupe de l'Afrique qu'il a colonisée. La mise en scène mettra donc l'accent sur le regard, en utili-

sant habilement le support de la vidéo.

En avril 2011, Frédéric Dussenne avait monté *Occident* de Rémi de Vos avec Valérie Bauchau et Philippe Jeusette, une pièce coup-de-poing sur le racisme ordinaire. Le metteur en scène veut, avec *Botala Mindele*, prolonger la complicité artistique née entre ces différents protagonistes. Il est fier du résultat, car c'est une petite compagnie qui porte cette création mondiale. Il s'agit d'une grosse production, un projet ambitieux et international, coproduit par la Suisse et la France. Preuve est faite qu'autour d'un bon texte, on peut rassembler de talentueux comédiens, des équipes motivées et créer un spectacle interpellant où le rire est d'autant plus présent et nécessaire qu'il évite de pleurer sur soi. ■

- Botala mindele* de Rémi de Vos,
- du 12/09 au 14/10 au Théâtre de Poche à Bruxelles (www.poche.be),
 - du 16 au 21/10 à l'Aula Magna à Louvain-la-Neuve (www.atjv.be)
 - du 24 au 28/04/2018 au Théâtre de Liège (www.theatredeliège.be).



À NOUS DEUX PARIS !

Aurélien, jeune comédien, arrive à Paris avec la ferme intention de se faire une place dans le milieu du théâtre. Ce spectacle fleuve, créé au Festival d'Avignon cet été par son directeur Olivier Py (d'après son propre roman), dresse un portrait au vitriol du monde artistique parisien. Hommes politiques,

artistes et prostitués sont déshabillés, au sens propre comme au figuré. Un prêtre dominicain livre, au début de la seconde partie, une belle leçon de théologie pratique qui peut faire oublier certaines provocations gratuites.

Les Parisiens, d'Olivier Py, du 2 au 3/09 au Théâtre de Liège, Place du 20-Août à Liège. ☎04.342.00.00
www.theatredeliège.be

MARIONNETTES

Portées ou à fil, petites ou de grande taille, les marionnettes sont les héroïnes des quatre spectacles présentés lors du festival organisé au Musée des arts de la Marionnette de Tournai. À chaque fois, la fascination et la magie opèrent.

Du 26 au 30/10. 47 rue Saint-Martin, 7500 Tournai. ☎069.88.91.40
www.maisondelamariionnette.be/fr/

L'un vient de sortir cette semaine au Varia, Retour à Reims. L'autre, "Botala Mindele", achève un périple de 3 semaines au Poche accueillant le Rideau de Bruxelles.

(...)

"Botala Mindele : un miroir du néo-colonialisme***

Rémi De Vos n'y va pas par 4 chemins. Déjà dans *Occident* la caricature du couple était abordée tambour (raciste) battant. Déjà y brillait un "couple" théâtral hors normes, Philippe Jeusette et Valérie Bauchau, à la fois en contrastes et complémentarités. Frédéric Dussenne leur 'servait' déjà un magnifique couvert dramaturgique avec sa science de la direction d'acteurs et de leur mise en espace. Tout ce beau monde -De Vos, Dussenne, Bauchau, Jeusette- remet ça mais avec deux nouveaux couples, de blancs et de noirs. Avec des conflits d'intérêt et des chassés-croisés érotiques plus ou moins violents où le racisme est omniprésent. Et terrifiant. On est au Congo Kinshasa, ex-'belge', et le 'deus ex machina' final est un politique congolais qui " siffle la fin de la récréation " ... coloniale : bye, bye Belgium, c'est l'heure de la Chine.

C'est court, resserré, avec une chorégraphie des couples en désir, drôle, cruelle, parfois écœurante. Une sorte de valse-hésitation bien cadrée entre le grandiloquent et le subtil, la mauvaise foi et le calcul égoïste, le hâbleur impuissant et la femme qui subit ou qui...retourne le gant, comme la domestique africaine. Avec au centre d'excellents acteurs, hyper connus comme Valérie Bauchau, Philippe Jeusette, Benoît Van Dorslaer et Stéphane Bissot. Et à découvrir, comme Ansou Diedhiou, Jérémie Zagba et Priscilla Adade.

Les théâtres de Stéphane Gilbart - 13/09/2017

« Botala Mindele » – en tournée ensuite à Liège, Louvain-la-neuve, Fribourg, Lyon) : une réussite pour trois raisons conjuguées.

- 1- C'est un texte de Rémi De Vos : un maître en dialogues. Quels échanges ! La métaphore tennistique est bienvenue : services ravageurs, montées au filet, revers meurtriers, amorties trompeuses. De Vos fait dire à ses personnages ce que l'on refoule souvent. C'est cruel, c'est trash, on rit... ça défoule aussi. Mais il en dit toujours beaucoup plus que ce déferlement ne pourrait le laisser croire ; les échos sont multiples. Ainsi avec cette plongée dans un petit monde de néocoloniaux au Congo.
- 2- C'est une mise en scène de Frédéric Dussenne. On retrouve son art de la mise en place des interprètes, si génératrice de tensions, densifiant l'atmosphère jusqu'au malaise. Refusant de s'abandonner au torrent des dialogues, tendant l'élastique des situations, jouant sur les intonations-accentuations, il a voulu montrer que « tout se joue dans le non verbal, [que] la parole cache autre chose qu'elle-même ». Une façon pour lui d'éviter que l'on ne retienne de De Vos que sa virtuosité réjouissante, sans accéder au sous-texte essentiel.
- 3- C'est joué par une superbe équipe de sept comédiens qui sont à l'exact rythme du texte et des intentions de la mise en scène.

(www.rideaudebruxelles.be)(www.poches.be) (photo Emilie Lauwers)



"Le côté burlesque, vaudevillesque de la situation qui s'emballe apparaît spontanément dans mon écriture." Rémi De Vos ne prise pas le comique de "bons mots", mais celui de "la mécanique folle", qui vous fait perdre pied et vous plonge dans l'absurde. Dans "Alpenstock" (2002), il ridiculise les préjugés xénophobes et le refus d'une société multiculturelle, en entraînant ses héros dans un cauchemar loufoque. "Botala Mindele" est aussi un vaudeville violent et révélateur : l'homme blanc doit constater qu'il est en train de perdre la partie. Pris au piège du néolibéralisme, il ne peut plus se faire d'illusions.

Installé en Afrique depuis trente ans, Ruben traite des affaires avec le gouvernement congolais. Ce soir, il épie l'arrivée de Corine et Daniel. Agacé par leur ponctualité suspecte, il cherche le moyen de les piéger. S'il a invité ce couple, c'est pour aider Daniel à concrétiser son projet d'exploitation du caoutchouc, mais c'est surtout pour se payer leur tête. Dans l'esprit du dîner de cons. Il faut dire que Corine débite avec naïveté des âneries sur la culture africaine, devant son mari excédé, qui cherche constamment à lui clore le bec. Mathilde, la femme de Ruben, noie son désœuvrement dans l'alcool et s'efforce de protéger Louise, leur domestique noire. Elle la considère comme une amie, alors que son mari la traite brutalement, avec la morgue du colon.

Cependant Louise n'est pas une esclave soumise. Elle subit les caprices de son maître, mais lui tient tête, osant même, dans une discussion en lingala, faire allusion à son impuissance. Electrifié par sa sensualité, Daniel voudrait "être son blanc". Il l'assaille de messages, lui promet beaucoup d'argent. Elle repousse ses avances : "Pas intéressée !". C'est elle qui convainc Mathilde d'abriter puis d'engager Panthère, son amant, qu'elle fait passer pour son cousin. Rebaptisé Victor, ce Congolais énigmatique observe et filme les blancs. Epouse frustrée, Mathilde tente de résister à son attrait. En vain. Ce noir sexy et entreprenant lui redonne le goût du plaisir.

Le ministre Dyabanza n'a aucune envie de discuter caoutchouc avec Daniel. S'il est venu ce soir chez Ruben, c'est pour lui annoncer qu'il ne décrochera pas le chantier public convoité. Le gouvernement congolais l'a accordé aux Chinois. Malgré les blessures du colonialisme mal cicatrisées, Dyabanza faisait des affaires avec Ruben . Par pragmatisme. Au nom de cette même logique libérale, les communistes de Pékin l'emportent sur le vieil Occident. Pas de passif colonial ni de défense des "valeurs", mais des offres économiques plus avantageuses. Largué par ses alliés, trompé par sa femme, Ruben voit fondre son complexe de supériorité. Tout à coup Corine, outrée par le comportement de son mari, lance à Mathilde : "Vous vous êtes tapé le gardien ? D'accord. Daniel baise la bonne, vous baisez le gardien. Le gardien baise la bonne. C'est tout ? Je suis la seule à ne pas m'envoyer en l'air ?" Et elle s'offre à Ruben, interloqué. Une explosion vaudevillesque, qui rend risible la débâcle de l'homme blanc.

Persuadé qu'il ne fallait pas souligner le comique des dialogues cinglants, Frédéric Dussenne, le metteur en scène, a demandé à ses comédiens de "donner son poids au silence et à la présence du corps." Par leur jeu maîtrisé, ils nous entraînent dans des situations très drôles, qui reflètent certains désarrois. Ansou Dhiediyou (Dyabanza) affiche l'aplomb de "l'homme qui s'est fait tout seul". Au fil de l'action, Priscilia Adade (Louise) et Jérémie Zagba (Panthère) manifestent une confiance en eux de plus en plus évidente. Face à ces Africains lucides, les couples occidentaux ne pèsent pas lourd. Désabusée, Valérie Bauchau (Mathilde) combat la violence de son mari par la bienveillance. Cependant c'est une femme à bout de patience. Corine est une gaffeuse, mais Stéphane Bissot rend sa candeur cocasse. Il est normal que Dyabanza préfère cette femme issue du peuple à son fantôme d'époux (Benoît Van Dorslaer). Sa méchanceté nous autorise à rire sans pitié de ce raté en affaires comme en amour. Par son arrogance, ses certitudes, son cynisme, ses tics, Philippe Jeusette incarne un Ruben qui se croit maître du jeu. La gifle qu'il encaisse est d'autant plus cuisante.

"Regarde l'homme blanc" (traduction de "Botala Mindele"). L'auteur fait preuve d'une lucidité implacable. L'emploi de la vidéo et le décor (un salon bourgeois de moins en moins intime) aiguissent cette vision. Tout l'art de Rémi De Vos est de nous poser des questions angoissantes, au milieu d'éclats de rire.

Botala Mindele, au Poche

Entre Marx et Feydeau, un regard féroce sur la faillite de l'homme blanc en Afrique

Alors qu'"Occident" termine à peine sa tournée triomphale, Frédéric Dussenne retrouve l'écriture de Rémi De Vos avec la création de sa dernière pièce, "Botala Mindele".

Noir et blanc : un salon bourgeois aux meubles design chic. Atmosphère électrique. Dans la nuit de Kinshasa, Ruben attend, l'œil fixé sur la fenêtre. On perçoit d'emblée l'homme d'affaires cynique, glaçant avec sa femme Mathilde, réduite à ce rôle de belle potiche commun à beaucoup de compagnes d'expatriés. Ils ont invité ce soir un couple fraîchement débarqué en Afrique, Corine et Daniel. Celui-ci a un projet dans le secteur du caoutchouc et compte sur Ruben pour l'introduire auprès du ministre compétent. Mais le ministre en question n'est pas au rendez-vous et il faudra organiser une seconde rencontre pour le voir enfin et apprendre que le contrat tant convoité a été signé avec des Chinois.

"Botala mindele" ou "Regarde le blanc". Cette fois encore, Rémi De Vos frappe fort. Avec son art raffiné du dialogue percutant et son humour cinglant, il pose un regard féroce sur la faillite de l'homme blanc en Afrique. Dépassés le complexe de supériorité de l'Occidental et son exploitation du continent noir. On n'a plus besoin de lui désormais et, comble d'ironie, c'est la Chine, dernier empire communiste, qui prend sa place ! Mais nos protagonistes refusent de comprendre ces nouveaux enjeux. Et leur désarroi est un des ressorts comiques de la pièce, de même que la comédie sociale des apparences qui se joue entre deux verres de whisky. Combien Ruben transpire l'hypocrisie avec son pitoyable discours droit de l'hommiste face au ministre, lui qui incarne précisément cette Europe prédatrice qui a pillé et déstabilisé l'Afrique ! Tout aussi risibles, les efforts du couple Daniel-Corine pour afficher son amour de l'Afrique, alors que son discours ne reflète que racisme, peur et goût du profit. Face aux maîtres blancs : les deux domestiques noirs, Louise et Panthère. Jeunes et sensuels, ils incarnent le fantasme (blanc) d'une Afrique à la sexualité torride et ne tarderont pas à enflammer les désirs des uns et des autres, avec au final la revanche d'une nouvelle génération qui refuse la soumission de ses aînés.



Matthieu Matthys – 21/09/2017

Botala Mindele, Rémi De Vos sonne le glas des dominants

Dans une banlieue chic de Kinshasa, Ruben et Mathilde ont invité un couple de nouveaux arrivants, Daniel et Corinne. Bien que né en Europe, Ruben se vante de connaître mieux que quiconque son pays d'accueil. Daniel, industriel spécialisé dans le caoutchouc, compte d'ailleurs sur Ruben pour lui présenter la personne qui lui ouvrira les portes de la gloire, à savoir le ministre Dyabanza. Mais les querelles de couple et l'indocilité des domestiques noirs vont transformer les diners d'affaires en règlements de comptes.

Botala Mindele (« Regarde l'homme blanc » en lingala) est l'une des pièces les plus attendues au théâtre cette saison. Une pièce aux allures de superproduction, fruit d'une synergie de grande envergure (Le Rideau de Bruxelles, Théâtre de Poche, Atelier-Théâtre Jean Vilar, Théâtre de Liège, Théâtre des Célestins). Logique nous direz-vous, puisque l'auteur n'est autre que l'incontournable Rémi de Vos, le chirurgien du dialogue théâtral qui manie la plume comme un bistouri, incisant les abcès du couple (*Occident, Beyrouth Hotel, Trois ruptures*, etc.) par des coups de lame féroces.

Botala Mindele n'échappe pas à l'écriture acerbe de l'auteur français. Encore une fois, il y est question de violences verbales, de tromperies et de faux-semblants. Encore une fois, tout le monde y est un peu luciférien, comme si la nature humaine destinait chaque individu à un amour violent, protéiforme et souvent insondable. Une particularité que la pièce, mise en scène par Frédéric Dussenne, réussit parfaitement à retranscrire. Dans celle-ci, les couples sont malmenés et chaque personnage apporte ce qu'il faut de vicissitude pour faire tomber le masque en fin d'histoire.

Mais ce n'est pas tout. Car, outre cette mise en abîme de la relation, Rémi de Vos interroge le spectateur sur la place de l'homme blanc dans l'Afrique du XXI^{ème} siècle. Alors que Ruben symbolise presque à lui seul le passé colonialiste de l'Europe, Louise et Panthère – de par leur réaction à l'iniquité de leurs employeurs – démontrent que le rapport de force entre l'Europe et l'Afrique n'est plus le même. Un tableau que dépeindra d'ailleurs clairement le ministre Dyabanza dans une réplique cinglante sur la place prépondérante de la Chine.

Bref, *Botala Mindele* est une pièce à l'écriture parfaite, qui offre au spectateur des moments de franches rigolades tout en l'obligeant – de manière implicite – à se positionner moralement sur l'abominable spectacle qui se déroule sous ses yeux. Et quand bien même ce dernier n'en aurait cure, il pourra toujours se délecter des prestations époustouflantes des acteurs présents, chacun donnant le meilleur de lui-même dans ce mélodrame à la frontière du drame bourgeois, puisqu'empreint de bien plus de moralité que le vaudeville.



Botala Mindele

Où est la limite entre dénonciation et caricature ?

Botala Mindele – « Regarde l'Homme blanc » – est une représentation crue mais humoristique du racisme de l'homme européen envers l'homme africain, une discrimination chargée de haine et de mépris, liée inévitablement à la fascination et au désir.

Ruben et Mathilde vivent à Kinshasa depuis trente ans et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ils n'ont pas trouvé le moyen d'y être heureux. Il semblerait plutôt que leur quotidien soit de plus en plus vicié.

Au moment où nous nous immergeons dans la vie intime de Mathilde et Ruben, ils attendent l'arrivée de leurs invités, un couple – Daniel et Corinne – qui vient de s'installer à Kinshasa et qui essaie de faire bonne impression. Dès leurs premiers échanges, une relation de domination s'établit entre les deux duos, mais aussi en leur sein. Cette histoire montre sans cesse des individus en quête de pouvoir, cherchant constamment à affirmer leur supériorité.

La relation problématique qu'ont ces époux envers le milieu dans lequel ils évoluent est tout de suite mise en évidence. Ces Belges au Congo semblent indissociablement liés à l'histoire entre les deux pays. Et cela revient quotidiennement, sans aucune intervention extérieure, sans même que les habitants aient à donner leur avis. Ils ont constamment besoin d'en parler pour, d'une part expier leur faute, de l'autre justifier en quelque sorte les événements, ce qui fait penser à cette citation souvent répétée au sujet de l'Holocauste et de l'antisémitisme : « Les Allemands ne pardonneront jamais Auschwitz aux Juifs¹ ». Les Congolais rappellent un passé délicat pour la Belgique par leur simple existence : cela devient désagréable pour les Belges de les côtoyer, car ils ne peuvent s'empêcher de développer un sentiment de culpabilité. Ce qui engendre le refus : il devient plus facile de les mépriser que d'avouer ses fautes.

Dans cette pièce, les Européens sont surtout des intrus. Maison blanche sur fond noir, ils semblent avoir créé une sorte de refuge à l'abri de l'Afrique. Les Belges peuvent y entrer sans problèmes, alors que les Congolais, à leur service, doivent avoir la permission d'y pénétrer. Pourtant, ces héritiers des colonisateurs semblent être plutôt devenus des prisonniers. Leur malaise est patent, ils considèrent les habitants comme des indésirables, traduisent cette peur dans un discours et une attitude raciste, se protègent dans leur culture privilégiée d'Européens, un sentiment de supériorité qui leur sert de bouclier.

Beaucoup de paradoxes se lient à la discrimination. Comme dans des milliers d'histoires parues sur la question, nous voyons ici les Européens considérer les Africains comme des sauvages, mais se comporter comme des barbares à leur tour. Leur culture et, surtout, leur argent, provoque chez eux une attitude autoritaire mais aussi paternelle, voire condescendante. Ils sont fiers de leurs origines distinguées mais sont entraînés par leurs instincts les plus bas. Ils méprisent les Noirs, mais sont aussi épris d'une fascination viscérale, d'un désir de prendre possession de leurs corps, que ce soit d'une façon charnelle ou possessive, avant d'assister à un retournement de situation : les Noirs comprennent l'effet qu'ils font sur les Blancs, un point faible à leur avantage qui leur permet d'en profiter et de prendre le dessus.

Noir contre Blanc, homme contre femme, homme contre homme... L'abus de pouvoir constitue le fil rouge de la trame narrative et se donne dans toutes les combinaisons et sens possibles, créant une série de dynamiques différentes. Il n'est pas seulement question de race : la volonté de domination se fait aussi de l'homme vers son épouse. Ainsi, racisme et sexisme se mélangent, créant des personnages grotesques, cherchant le profit au dépit des autres, dotés d'une ambition corrompue.

La scénographie illustre ce jeu de forces. La maison blanche constitue un abri contre l'intrusion des Noirs, la pureté dans une zone obscure ; mais ses murs cèdent peu à peu en même temps que les personnages noirs prennent de l'ampleur. Un jeu de regards croisés est aussi mis en place : nous écoutons surtout la voix des Blancs, mais sur scène, une caméra, manœuvrée par un Noir, se fixe sur les Blancs, projetant leur image sur le fond, mettant en évidence leurs vacillations et leurs insécurités.

Nous ne pouvons pas aborder cette pièce sans parler de l'humour, ce médium privilégié qui semble justifier la divulgation de n'importe quelle idée. Il est évident que lorsque le spectateur s'apprête à voir une pièce de Rémi De Vos, mise en scène par Frédéric Dussenne, interprétée par le duo gagnant Philippe Jeusette et Valérie Bauchau, il s'attend à rire. *Botala Mindele* ne déçoit pas : l'humour cinglant et sarcastique y est présent. Nous assistons à la vie intime d'un couple éclaté, dont les échanges rapides et injurieux – qui relèvent parfois du théâtre de boulevard – s'enchaînent constamment.

À mon sens, cet humour a quelque chose de rébarbatif et de vide de sens. Il s'agit bien entendu d'un outil pour nous faire parvenir des propos très durs, mais son utilisation semble plutôt être un prétexte pour excéder dans l'insulte et taper dans les stéréotypes. On aurait le droit de rire aux propos racistes et sexistes puisqu'ils sont dans le contexte d'un spectacle... Est-ce que c'est vraiment légitime ?

L'unique option est-elle de rire de l'inégalité ? Il manque pour moi une sorte de réflexion qui irait plus loin que le fait de poser un état des lieux humoristique. Évidemment, il n'est pas toujours nécessaire que le théâtre apporte des solutions aux problèmes de notre société, mais le résultat est à mon sens plus superficiel.

Le fait de montrer au spectateur une position si grossière et caricaturale ne fait que le rassurer : lui, il n'est pas comme ça. D'ailleurs, les personnages sont tout aussi racistes que sexistes, ce qui fait chuter davantage leur crédibilité et renforce leur caractère démoniaque. Cependant, il existe un autre type de racisme, moins explicite, plus subtile, enraciné dans notre culture. Cette discrimination est moins visible et plus difficile à éradiquer. Je pense, par exemple, aux petits dialogues qui se font en *lingala* – langue parlée au Congo – durant la pièce. Certains spectateurs rigolent systématiquement, alors qu'on ne connaît pas le contenu de l'échange... Pourquoi rigolent-ils, au juste ?

Bien entendu, nous pourrions argumenter que la scène est un lieu de questionnement, et qu'il s'agit ici d'exagérer les traits de cette situation. Il serait donc question d'attirer l'attention sur un point qui est d'habitude plus subtil, afin de faire naître la réflexion chez les spectateurs, d'où le caractère caricatural de la problématique.

Des questions importantes se posent : pourquoi l'Européen s'installe-t-il ailleurs en espérant que le milieu s'adapte à lui, pendant qu'il attend des migrants une adaptation complète à notre pays ? Pourquoi avons-nous toujours cette conviction d'avoir des origines privilégiées ? D'où vient cette volonté, intrinsèque à notre culture, d'être tout le temps et partout au pouvoir ?



le 25/09/2017

Botala Mindele

Un soir à Kinshasa. Il pleut... Ruben et Mathilde, installés au Congo depuis des lustres – à tel point qu’ils se sentent devenus « un peu Congolais » - ont invité à dîner un couple d’amis, Daniel et Corine, fraîchement arrivés dans l’ex-colonie belge. Ruben fait des affaires avec le gouvernement congolais. Daniel projette d’investir dans l’extraction du caoutchouc. Il espère que Ruben pourra lui faire rencontrer un puissant ministre, lui aussi invité, afin de faire aboutir rapidement son business. Mais le ministre, en pourparlers avec les Chinois, ne se montre guère pressé...

C’est le fil conducteur de « Botala Mindele » (Regarde l’homme blanc). Les hommes blancs, traduirions-nous... Une pièce actuellement à l’affiche au Théâtre de Poche jusqu’au 14 octobre en collaboration avec le Rideau de Bruxelles. Comme un pied de nez au dialogue Nord-Sud, souvent parsemé d’affaires, « Botala Mindele » est un condensé de sexisme, mépris de classe, culpabilités enfouies, frustration sexuelle, névrose, impuissance. Tout ce cocktail explose en feu d’artifice final face au spectateur qui, hurlant de rire, se demande s’il ne devrait pas, plutôt, pleurer.

Corruption, petits arrangements « entre amis », malentendus culturels, blessures coloniales, la pièce vogue entre Beckett (En attendant Godot) et Feydeau (pour la comédie des apparences), tout en illustrant la fascination de cet homme blanc qui se croyait sur le toit du monde pour cette Afrique - représentée ici par les deux domestiques noirs, Louise et Panthère, dont la sensualité électrique fait tourner la tête à toute la maison - qu’il n’est jamais parvenu à considérer comme un partenaire égal et qui n’a plus besoin de lui.

Et Dyabanza, le ministre congolais, ne se prive pas de lancer à son « ami » Ruben : « Je n’ai rien contre les Chinois. Ils ne m’ont jamais rien fait. Ils ne sont jamais partis sur des navires en décrétant que les terres qu’ils accosteraient seraient à eux. Ils n’ont jamais imposé Confucius à qui que ce soit. Ils n’ont jamais imposé le mandarin à des peuples qui avaient leurs propres langues. Je ne sais pas si ce sera mieux avec les Chinois. Ce que je sais, c’est que cela ne pourra pas être pire qu’avec vous ». Nous voilà plongés, de la fiction, en pleine actualité politico-affairiste du Congo...

Après le succès obtenu par « Occident », le metteur en scène Frédéric Dussenne revient à l’écriture impitoyable d’un des plus grands auteurs de théâtre français contemporains : Rémi De Vos. Ce dialoguiste cruel et précis nous livre avec ce nouveau texte, publié chez Actes Sud cette année, un huis clos tropical cauchemardesque. « Botala Mindele » exprime le désarroi de l’homme blanc face à cette Afrique qui n’a plus besoin de lui. Comme dans un « palais des glaces », l’homme blanc se regarde, pris à son propre piège. La vision offerte par De Vos de la débandade occidentale, si elle est sans complaisance, est compensée par une humanité profonde qui ne condamne aucun personnage. **Polydor-Edgar Kabeya**

Botala Mindele au Théâtre de Poche

Du 12 septembre au 14 octobre 2017, le Théâtre de Poche accueille Botala Mindele, une création de *L'acteur et l'écrit* : Frédéric Dussenne met en scène un texte cinglant de Rémi De Vos en proposant un portrait hilarant et pathétique de l'homme blanc en Afrique, victime de son propre complexe de supériorité. Ce huis clos présente un regard (ou plutôt un jeu de regards) cynique et caricatural sur le néocolonialisme et met le public face à la défaite de ce système aussi pénible que dépassé.

Un soir d'été, à Kinshasa, Ruben et Mathilde invitent à diner Daniel et Corine, les nouveaux arrivants au Congo. Dans leur maison bourgeoise, ils attendent. Ruben s'amuse à deviner le moment précis dans lequel les invités arriveront, Mathilde s'ennuie et boit du vin. La bonne africaine s'occupe de la cuisine, obligée de porter des talons avec lesquels elle ne sait pas marcher : faut qu'elle soit présentable. Les invités ne tardent pas à arriver. Les quatre blancs sont bien habillés et ils boivent du whiskey. Ils sont tous là pour exploiter cette terre de richesses cachées. Ils espèrent que le ministre africain, invité lui aussi, acceptera de les rejoindre pour négocier leurs propositions économiques. Entre-temps ils s'occupent comme ils peuvent, entre des conversations faussement bien-pensantes sur l'Afrique et des aventures exotiques (et érotiques) avec la bonne et le gardien.

Botala Mindele commence comme un vaudeville axé sur les stéréotypes de l'homme blanc assoiffé de puissance économique, pour devenir, à l'aide de dialogues denses et de répliques à l'humour effronté, une dénonciation délibérée qui représente le déclin de l'Européen en tant que Blanc puissant.

Et quand le ministre africain arrive, il ne tarde pas à briser tous les espoirs de ses convives :

« Vous baiserez le cul du dragon comme vous avez baisé le cul de l'oncle Sam parce que de son cul sortaient des dollars. Je n'ai rien contre les Chinois, Ruben. Tu sais pourquoi ?

Ils ne m'ont jamais rien fait. Ils ne sont jamais partis sur des navires à la conquête du monde en décrétant que les terres qu'ils accosteraient seraient à eux. Ils n'ont jamais imposé Confucius à qui ce soit. Ils n'ont jamais imposé le mandarin à des peuples qui avaient leurs propres langues qui leur servaient à dire le monde.

Je ne sais pas si ce sera mieux avec les Chinois.

Ce que je sais, c'est que ça ne pourra pas être pire qu'avec vous. »

Botala Mindele signifie approximativement « regarde l'homme blanc ». **Frédéric Dussenne** travaille sur ce regard et réalise une mise en scène qui est un jeu de perspectives. Il entrelace les différents regards en créant une image complexe et tranchante du néocolonialisme en Afrique. Les femmes observent leurs maris qui les regardent en retour, les deux couples s'examinent réciproquement. Les Blancs blâment les autres, et les Africains observent l'homme blanc et son fantasme de toute-puissance.

La scénographie participe à ce jeu de regards : conçue comme une boîte dont l'intérieur est vu de partout, à la géométrie irrégulière mais essentiellement rigide, elle laisse le spectateur envahir l'intimité du salon bourgeois.

Au fur et à mesure les murs tombent et la maison-boîte devient perméable et ouverte sur l'extérieur. A des moments-clés, la caméra filme en direct la personne qui écoute dont le visage est projeté sur un des murs. On ne perçoit pas immédiatement l'intérêt dramaturgique de la vidéo qui ne dérange pas, mais qui ne semble rien apporter au développement des scènes. Cependant, un peu plus tard on se rend compte de l'importance déterminante du non verbal : les personnages échangent entre eux en montrant leurs vraies émotions sur leurs visages, là où il n'y a pas de place pour la politesse et la bienséance.

Avec **Botala Mindele** on est face à une farce corrosive qui dévisage le lien entre l'Occident et l'Afrique. Cette création met en lumière le déni et l'hypocrisie propres à notre passé colonial et nous invite à regarder de près la chute de l'homme blanc, convaincu de pouvoir acheter tout ce qu'il veut mais victime de ses pulsions bien plus humaines. Axé sur la force des dialogues et sur le jeu d'acteur, cette création conjugue de manière impeccable le verbal et le non verbal et offre aux yeux du public un spectacle très abouti.